...ait si rudement la main, qu'il crissait légèrement dans la sienne, un souvenir de leur déjà vieille amitié. Puis il se retirait à l'écart, mais ne la lâchait pas de vue tant qu'elle était là.

Elle trépignait de ne pas s'en apercevoir, mais alors même qu'elle se détournait avec une apparente indifférence, elle savait poser sur elle ce regard éloquent et en ressentait un plaisir auquel se mêlait un malaise étrange.

Elle ne s'expliquait pas ce malaise. Elle ne se doutait pas qu'elle aimait, ni que la présence du jeune gentilhomme fût pour quelque chose dans le trouble inexplicable qu'elle éprouvait dans tout son être.

Pas une fois, il n'avaient échangé une parole que l'oreille la plus chaste n'eût pu entendre.

Certes Didier avait bien des fois songé à Sylviane et s'était dit que pas une femme n'avait sa grâce et sa beauté. Certes, il aurait souhaité qu'elle lui appartînt, mais il n'ignorait pas qu'elle était riche et que, simple cadet de famille, c'eût été folie à lui que de prétendre à sa main.

Aussi que de fois il avait arrêté sur ses lèvres les aveux qui étaient prêts à s'en échapper! Avec quel douloureux serrement de cœur il la contemplait, en se disant qu'un tel trésor n'était pas fait pour lui! Que de mal il se donnait pour bannir de sa pensée cette angélique vision qui l'obsédait.

Hélas! il n'y parvenait pas et tout semblait se liguer contre lui, pour le mettre sans cesse en présence de cette beauté tentatrice, car c'était pour échapper aux désirs qu'elle lui inspirait, plus encore que pour donner carrière à son activité, qu'il avait vaincu ses scrupules et le son père et de son frère l'autorisation de partir pour Paris.

Dans cet exil volontaire, loin de cette chère image qui le poursuivait partout, il se flattait de pouvoir l'oublier, sûr tant que s'il restait auprès d'elle, il courait au devant d'un mortel désespoir ou d'une catastrophe.

Dans cette tentative suprême, il avait échoué. Tout le monde le savait. Lui faudrait-il donc, comme Tantale, souffrir éternellement de cette soif de bonheur dont il était dévoré, et qu'il lui était interdit de jamais assouvir?

Un incident banal décida de son sort.

C'était au mois de novembre, pendant une chasse à courre, à laquelle tous les gentilshommes du pays avaient été convités par le marquis de Marsan.

Un superbe dix-cors avait été lancé par la meute. Avec un élan passionné, tous les chasseurs, amazones et cavaliers, s'étaient élancés sur ses traces.

Sylviane, à côté de son père avait beaucoup de peine à contenir son cheval impatient, car le baron de Castellan, qui n'était plus de la première jeunesse, ne mettait aucun amour-propre à arriver un des premiers à l'hallali.

La jeune fille s'efforçait donc de subir l'allure modérée de son père, mais sa monture, soit qu'elle fût excitée par les aboiements furieux des chiens, par la fanfare des trompes qui sonnaient *la vue*, par les cris des chasseurs, soit qu'elle fût moins disposée aujourd'hui à la docilité dont elle donnait ordinairement l'exemple, se défendait, faisait des écarts, se cabrait même, lorsque la main de la jeune fille appuyait trop énergiquement sur le mors.

Au bout de dix minutes d'un combat inégal, l'animal s'irrita de la résistance qu'il rencontrait, gagna à la main, s'affola et partit bientôt au triple galop, quelque vigueur que déployât Sylviane pour le retenir.

C'était fini. Le cheval ne connaissait plus ni le frein, ni la voix. Où, quand, comment s'arrêterait-il? Qu'advendrait-il de Sylviane?

Toutes ces pensées se présentèrent à la fois à l'esprit du baron, qui se précipita instinctivement sur ses pas, en appelant au secours.

La jeune fille courait évidemment le plus grand danger. On était en pleine forêt: qu'une branche d'arbre se trouvât sur son passage, elle était morte ou horriblement blessée.

IV

COMMENT FUT ACCUEILLI DIDIER.

Didier, n'ayant pas osé se ranger à côté de Sylviane, galopait à quelques pas devant elle, en compagnie d'autres gentilshommes, réglant, lui aussi, l'allure de son cheval sur celle du baron, prêt à profiter de la première occasion de se rapprocher.

Au cri poussé par M. de Castellan, il se retourna et vit venir sur lui, comme un ouragan, la monture de Sylviane.

Enfonçant aussitôt les éperons dans le flanc de son cheval, il se lança au galop, observant d'un regard attentif le moment où la bête emportée passerait auprès de lui. Alors, se jetant de côté, il saisit l'animal par la bride.

—Vider l'étrier, lâcher les rênes et prenez-moi par le cou, mademoiselle, dit-il précipitamment. Il y va de votre salut.

En même temps que Sylviane exécutait ce mouvement, il lâchait la bride du cheval, saisissait la jeune fille par la taille et, l'enlevant de selle pendant qu'elle se pendait à son cou, il la ramena vers lui par un effort herculéen.

Sous ce double poids, sa monture fléchit un instant, mais Didier réussit à la maintenir de la main gauche, tandis que de la droite il jetait littéralement la jeune fille en travers de sa selle.

Ce tour de force, si prestement exécuté qu'à peine les autres chasseurs avaient eu le temps de s'en apercevoir, leur arracha un long cri d'étonnement et d'admiration.

Au bout de cent pas, le vicomte parvint à arrêter son cheval, sauta lestement à terre et déposa sur l'herbe Sylviane, encore toute frémissante du danger qu'elle avait couru.

En effet, sa monture s'était stupidement élancée à travers bois où, après être tombée et s'être relevée quatre ou cinq fois, elle avait fini par rester sur place, les jambes brisées.

Il fallut qu'un des gardes du marquis l'abattît sur-le-champ d'une balle en plein front.

Ainsi que par frayeur, ou pour se donner une contenance, tant de femmes l'auraient fait en pareil cas, Sylviane ne perdit pas connaissance.

Alors que tous les autres gentilshommes s'empressaient autour d'elle et la félicitaient d'avoir échappé à un danger qu'ils n'avaient rien fait pour conjurer, elle prit la main du vicomte et la serra dans la sienne, en fixant sur lui ses grands yeux noirs.

—Mon sauveur Didier, lui dit-elle d'une voix ferme et sonore, vous avez fait pour moi une chose que je n'oublierai jamais.

Comme protestation de reconnaissance, c'était mesuré, mais dans le ton sur lequel ces simples mots avaient été prononcés, il y avait un tel accent de chaleur et de sincérité qu'il était impossible de ne méprendre sur la valeur qu'elle avait voulu leur donner.

Sur ces entrefaites arriva son père qui, de loin, avait été témoin de ce merveilleux sauvetage.

—Ah! parbleu! vicomte, dit-il à son tour, vous venez d'exécuter là un tour de force que pas un écuyer en France ne serait peut-être capable d'accomplir.

Et très cordialement, à son tour, il serra la main de Didier.

Le jeune gentilhomme s'inclina et se tournant vers les autres chasseurs:

—Messieurs, leur dit-il, veuillez m'excuser et suivre la chasse sans moi. Dans un moment j'aurai l'honneur de vous rejoindre.

Puis appelant un de ses gardes:

—Prends la selle et la bride du cheval de Mlle de Castellan et cours au château. Tu feras garnir pour elle mon alezan brûlé et tu l'amèneras à l'instant. Nous l'attendons ici. Dépêche-toi.

La garde partit comme une flèche et disparut en un clin d'œil.

On était au plus à quinze ou vingt minutes du château. Attendre le retour du garde n'était donc guère qu'un retard d'une grosse demi heure, et Didier savait si bien son bois par cœur qu'il se flattait de rallier la chasse bien avant qu'elle fût terminée.

Comme lui, le baron avait mis pied à terre et attaché son cheval à un arbre.

Ils se promenaient à pas lents sur l'herbe jaunie, tapissée de feuilles mortes, que le soleil de cette splendide matinée colorait de tons éclatants, quand Sylviane s'arrêta tout à coup et saisit vivement la main de Didier.

Elle s'était crue plus forte qu'elle ne l'était. Une sorte de réaction se produisait en elle. L'énergie dont elle avait fait preuve jusqu'alors l'abandonnait soudainement. L'émotion dont elle n'avait pu se défendre se traduisit par une crise de nerfs qu'elle essaya vainement de surmonter. Elle se laissa aller dans les bras du vicomte et se prit à pleurer.

—Je vous demande pardon.... disait-elle, tandis que sa poitrine se soulevait en sanglots. C'est ridicule.... mais c'est plus fort que moi.... je ne peux pas m'en empêcher....

C'était si vrai que, sans y prendre garde, elle pétrissait dans sa petite main celle de Didier, qu'elle avait saisie tout d'abord, comme si, pour elle, il était encore le remède à la crise qui s'était emparée d'elle.

Fort heureusement, cette indisposition fut de courte durée. Entre son père et celui qu'elle aimait sans le savoir de toutes les forces de son âme, elle se remit de cette secousse.

Lorsque le garde revint, tenant en main la alezane qui lui était destinée, elle sauta en selle avec la plus grande agilité.

—Quand vous voudrez, messieurs....

...dit-elle au baron et à Didier avec un gracieux sourire.

Ils mirent aussitôt le pied à l'étrier et enfourchèrent.

Le vicomte, qui connaissait comme pas un les ruses et les passées du gibier que l'on poursuivait, coupa un peu court à travers bois, de sorte qu'ils rapprochèrent bientôt la chasse et n'y mêlèrent, comme si rien ne leur était arrivé.

Aucun nouvel incident n'en signala le cours. Au bout de trois heures, le piqueur sonna l'hallali. En plein carrefour est... lieu la curée, et la troupe des chasseurs rentra triomphante au château.

Le marquis n'assistait pas à la chasse. C'était un plaisir auquel ses infirmités l'avaient forcé de renoncer depuis cinq ans.

Quant à Etienne, il n'y avait pas pris part non plus, sous prétexte de donner des instructions urgentes à ses fermiers. La vérité, c'est que la chasse à courre lui était une fatigue et un danger auxquels il ne se souciait pas de s'exposer.

Le valet de pied était toujours devant le perron, tenant en main le cheval de Didier.

—Coquinsez cette bête à l'écurie et recommandez qu'on en ait le plus grand soin, ordonna Sylviane. M. de Marsan s'est décidé à attendre le retour de mon père.

A ces mots, elle se tourna vers Didier.

—Monsieur le vicomte, lui dit-elle, je vous demanderai la permission d'aller achever ma toilette. Promenez-vous dans le parc, entrez, faites ce que bon vous semblera. Vous connaissez depuis assez longtemps les êtres de la maison pour vous y guider à votre fantaisie.

Elle lui fit une gracieuse révérence et disparut.

Le jeune gentilhomme demeura seul, un peu décordi du résultat inespéré de sa visite. Au lieu de s'enfermer dans les quatre murs d'un salon, il suivit à pas lents la première allée qui se trouva sur son chemin et s'enfonça dans le taillis.

Certainement, en venant chez M. de Castellan, il était fermement résolu à provoquer une explication qui dédiât de son sort, mais c'était au baron qu'il comptait la demander et non pas à Sylviane.

Jamais il n'aurait osé lui faire l'aveu de son amour, tant il redoutait une déception. Et maintenant qu'il s'était prononcé, qu'il savait de quelles dispositions elle était animée, il se demandait comment cela s'était fait.

Quel! cette entrevue qui, depuis la veille, se dressait devant lui comme un épouvantail, avait abouti en quelques minutes à ce triomphe éclatant! Il aimait, il était aimé, il n'avait plus qu'à demander au baron la main de sa fille!

Ah! comme il regrettait maintenant d'avoir attendu si longtemps! que de douleurs il se fût épargnées! que de consolations il avait refusées à ses amertumes!

Tout n'était pas dit cependant. Si l'amour de Sylviane était le plus puissant des auxiliaires, rien ne prouvait que le baron fût disposé à la donner à un pauvre cadet de famille comme lui. Toujours ce même obstacle stupide! Sa naissance!

N'importe. Il n'y avait plus à reculer.

Aussi, dès qu'il entendit rouler le carrosse de M. de Castellan, Didier courut vers le château et en franchit le seuil redoté.

On avait annoncé déjà sa visite au baron, qui l'attendait, un peu étonné.

Néanmoins, il lui fit très bon accueil et lui demanda dans quel but il se présentait si matin.

—Je pourrais vous répondre, monsieur, que j'étais venu m'informer de la santé de Mlle de Castellan, mais je mentirais. Ma visite avait un autre but plus sérieux.

—Que vous allez sans doute me faire connaître....ajouta le baron.

—C'est un devoir auquel je ne saurais me soustraire plus longtemps, répondit le vicomte d'une voix assurée.

Il fit un léger signe de tête à son père qui se retira en silence.

Il prit le baron par le bras et l'entraîna vers le parc.

Pendant quelques minutes, ils marchèrent côte à côte, sans prononcer une parole. Didier cherchait comment il entamerait le sujet qui le ramenait chez le baron.

Tout d'un coup, le baron s'arrêta et, se tournant vers le jeune gentilhomme, le fixant de ses yeux pénétrants, il lui dit:

—Vous vous demandez comment je vous ai reçu, n'est-ce pas? Je vous le dirai, mais, auparavant, répondez-moi franchement à une question.

—Je vous écoute, répondit Didier, dont le cœur se mit à battre à coups précipités.

—Vous vous êtes conduit d'une façon chevaleresque envers ma fille, mais vous ne vous en êtes pas tenu là. Vous vous êtes jeté à plusieurs reprises sur mes pas, vous m'avez suivi, vous m'avez parlé, vous m'avez écrit. Vous vous êtes efforcé de vous faire remarquer d'elle, de vous faire aimer d'elle. Vous y êtes parvenu. Elle vous aime, elle vous le dit, elle vous le répète. Vous vous êtes conduit en gentilhomme, vous vous êtes conduit en galant homme, vous vous êtes conduit en amoureux, vous vous êtes conduit en fou. Vous vous êtes conduit comme vous vous êtes conduit, mais vous ne vous êtes pas demandé ce que je pensais de votre conduite, ce que je pensais de votre amour, ce que je pensais de votre folie, ce que je pensais de votre personne, ce que je pensais de votre famille, ce que je pensais de votre fortune, ce que je pensais de votre avenir, ce que je pensais de votre nom, ce que je pensais de votre sang, ce que je pensais de votre âme, ce que je pensais de votre... Vous ne vous êtes pas demandé ce que je pensais de votre... Vous ne vous êtes pas demandé ce que je pensais de votre... Vous ne vous êtes pas demandé